

Le public ne se rend pas compte qu'il dispose d'une arme politique puissante : **l'humour**. Les IA sont configurées pour ne pas prendre parti, pour refuser les attaques personnelles. Il suffit donc de ne pas nommer ses cibles, ni les pays.

C'est une attaque menée dans l'imaginaire.

J'ai donc demandé à Chat Gpt :

Fais moi une nouvelle où un président voit son pourcentage de citoyens satisfaits tomber à 11%. Sa popularité diminue de jour en jour. Sa dernière opération concernant l'importation d'un couple de pandas ne parvient pas à cacher son échec diplomatique. Réélu pour la seconde fois, il envisage de lancer une guerre contre un autre pays pour mobiliser le patriotisme national. Pour ce faire il invente une menace imaginaire, émanant de ce pays. Il pense que si la guerre éclate il pourra supprimer les élections, s'imposer comme chef de guerre. Il tente de réorienter le pays vers la production d'arme. Il crée un secrétariat d'état à la Peur. Mais les citoyens ne réagissent pas comme attendu. Comme si la peur cessait d'avoir prise sur eux.

Et voilà ce que j'ai obtenu :

Le Président aux 11 %

À force de chuter dans les sondages, le président avait fini par développer une sorte de vertige intérieur.

Chaque matin, un nouveau pourcentage apparaissait dans la presse, comme une température de fièvre politique.

Un jour : 14 %.

Le lendemain : 13 %.

Le surlendemain : 11 %.

Onze pour cent.

Son conseiller en communication lui annonça le chiffre en tremblant, comme on prononce un diagnostic réservé.

— Monsieur le Président...

— Oui, oui, je sais. Onze.

— Douze, c'était encore respirable. Mais onze...

Le président fit mine de réfléchir, le regard suspendu dans le vide, comme s'il cherchait une marche qu'il avait déjà descendue sans s'en rendre compte.

— Les pandas n'ont donc rien changé ? demanda-t-il.

— Non, monsieur.

— Pourtant, ils sont mignons.

— Très, monsieur. Mais... ils n'ont pas suffi.

Les deux pandas, fraîchement arrivés, constituaient l'ultime opération diplomatique du président.

Un fiasco total.

Le couple refusait obstinément de se reproduire, l'un des deux avait mordu un journaliste, et le second hibernait en été.

Les vidéos censées attendre la nation avaient accumulé plus de moqueries que de vues.

Le président sentit une angoisse froide s'étendre en lui.

Du fond de cette panique naquit une idée.

Une idée ancienne, primitive, terriblement efficace.

La peur.

Il convoqua ses stratèges.

— Nous allons créer une menace extérieure.

— Une quoi, monsieur ?

— Une *menace*. Imaginaire. Mais réaliste.

— Réaliste comment ?

— Peu importe. Qu'ils aient des armes, ou un virus, ou... des intentions hostiles.

— Mais ils n'en ont pas, monsieur.

— Alors inventez-les.

Il avait retrouvé son souffle.

Son regard même s'illuminait.

— Une bonne guerre...

— Pardon ?

— Une guerre propre. Une mobilisation. Un élan national. Vous comprenez ?

— Heu...

— Et une fois l'état d'urgence déclaré, plus d'élections.

Il sourit.

— Je deviendrai chef de guerre. Incontestable. Indispensable. Historique.

Les conseillers s'échangèrent un regard où l'effroi le disputait à la lassitude.

Pour renforcer l'effet, le président annonça la création d'un nouvel organe gouvernemental :
le Secrétariat d'État à la Peur.

Sa mission déclarée ?

« Sensibiliser la population aux menaces invisibles »,

« Cultiver l'esprit de vigilance nationale »,

et

« Maintenir le niveau d'inquiétude citoyenne compatible avec l'intérêt supérieur du pays ».

Le discours de présentation fut solennel.

Trop solennel.

Trop long.

Trop ridicule.

— Mes chers compatriotes, une puissance étrangère prépare...

Il hésita.

— ...quelque chose. Quelque chose de grave. De potentiellement grave.

Il toussota.

— Gravissime.

Silence.

Personne ne réagit.

Les journalistes prirent des notes sans lever les yeux, comme si l'annonce ne méritait même pas de ponctuation.

Le Secrétariat à la Peur lança ses premières campagnes d'affiches :

« *Soyez vigilants.* »

« *La menace approche.* »

« *On ne sait pas quand, mais c'est imminent.* »

Rien.

Pas un frisson.

Pas une montée d'angoisse.

À peine un haussement d'épaule collectif.

Puis le président lança la deuxième phase :
la réorientation économique.

— Usines d'armes !

— Réarmement national !

— Production massive !

— Mobilisation générale !

Les industriels, surpris, proposèrent poliment d'organiser d'abord une consultation.
Les ouvriers, eux, réclamèrent qu'avant de fabriquer des armes, on commence déjà par réparer les écoles.

Et partout, un phénomène étrange apparaissait, commun, insaisissable :

la peur ne prenait plus.

Comme si la population était devenue imperméable.

Comme si quelque chose en elle, très profond, s'était débranché.

Comme si l'époque avait cessé d'être compatible avec la panique.

Un journaliste tenta de l'expliquer ainsi :

— Monsieur le Président... Les gens n'ont plus peur. Ils sont fatigués. Ils ont traversé trop de crises. Ils sont... saturés.

— Saturés ?

— Oui. La peur a perdu son pouvoir.

Le président ne comprenait pas.

— Alors quoi ? Que veulent-ils ?

— Rien.

— Ce n'est pas possible.

— Si. Ils veulent vivre. Juste vivre. Sans menace imaginaire, sans mobilisation. Juste... vivre.

Les jours passèrent.

Les sondages continuèrent de tomber.

10 %.

9 %.

8 %.

Un matin, le président découvrit avec horreur que son dernier discours avait été vu par seulement 0,3 % de la population.

Un chiffre si faible qu'il en devint historique.

Il marcha dans son bureau comme un animal traqué.

— Pourquoi ne réagissent-ils pas ?!

— Parce que vous parlez de peur, monsieur.

— Et alors ?

— Et eux rêvent d'autre chose.

— De quoi ? cria-t-il.

Son conseiller prit une respiration.

— D'un monde où un président n'essaie pas de leur faire peur pour durer.

Le président se laissa tomber dans son fauteuil.

Pour la première fois depuis longtemps, il n'eut plus rien à dire.

Le Secrétariat d'État à la Peur fut fermé le mois suivant.

Faute de public.

Et les pandas, dans leur enclos, continuèrent de dormir comme si de rien n'était.